

AUTEUR: Mathilde ANTOINE

Classe de 3^e

Collège Saint Paul - LILLE (59)

LA PETITE SERVANTE

En Islande, il existait autrefois dans les campagnes une coutume bien établie: le soir de Noël, on mettait ses meilleurs habits et on se rendait tous ensemble, à pied, à la messe de minuit. Tous, sauf une personne qui restait pour garder la maison, veiller sur le bétail et préparer le bon repas qu'on ferait en rentrant.

Or une malédiction semblait frapper la ferme du vieux Jon, nichée au fond d'un fjord de la côte ouest, loin de tout. Chaque année, depuis six ans, on retrouvait mort celui qui s'était dévoué. Et c'était chaque fois la même désolation: la table brisée, le repas saccagé, les meubles renversés, la cheminée éteinte et le malheureux couché dans la neige devant la porte ouverte, sans vie.

Le brave Jon en était tellement affligé qu'au début du septième hiver, il prit sa décision. Il réunit tous ses employés et leur dit:

— Cette année, je garderai moi-même la maison. C'est la mienne après tout.

C'est alors qu'arriva pour travailler dans la ferme une jeune fille du nom de Lineik. Personne ne la connaissait ni ne savait d'où elle venait. Comme les fêtes approchaient, elle alla trouver le vieux Jon et lui demanda:

— Êtes-vous content de moi?

— Oui. Tout à fait content.

— Eh bien, je resterai à une condition: laissez-moi garder la ferme le soir de Noël.

La phrase avait été assenée sur le ton tranquille et doux qu'on lui connaissait si bien. Pourtant, elle contenait une détermination semblait-il inébranlable, et cela, le vieux qui se tenait immobile et effaré devant elle l'avait bien senti. Ce qu'en revanche il n'avait pas senti, c'était la nuance un peu trop appuyée pour être naturelle dans sa voix. Cette nuance prouvait qu'elle avait répété sa phrase jusqu'à trouver le ton juste, et ce peut-être longtemps à l'avance, comme on fait pour quelque chose qui nous tient à cœur, avec la peur de laisser filtrer un tremblement traître qui amènerait un interlocuteur perspicace à deviner la face cachée d'une demande innocente. Or la demande en elle-même était déjà tout sauf innocente: effrayante, monstrueuse, grotesque même venant d'une créature aussi frêle que la petite servante.

— Ma pauvre enfant, es-tu donc folle?

Le vieux regardait le visage blanc levé vers lui, une infinie tristesse dans chacune des rides de son visage craquelé.

S'il avait été moins coutumier des immenses paysages gelés parcourus seul des jours durant, moins habitué aux soirées silencieuses qu'il passait exténué les yeux sur son âtre, moins attaché à ne parler qu'en cas d'extrême nécessité, peut-être aurait-il raconté à Lineik ces soirées de Noël dans toute leur horreur: ses domestiques massacrés les uns après les autres, ses deux fils morts les deux dernières années, le premier pour prouver son courage à sa fiancée, le second pour venger le premier... Toute cette incompréhensible violence déchaînée contre eux.

Mais il ne dit rien.

— S'il vous plaît.

Pas de supplication dans les yeux bleus presque transparents. Juste une incroyable force sous-jacente dans leur limpidité.

— Pourquoi? Veux-tu mourir, à ton âge?

Silence. Le vieux savait de toute façon qu'il n'aurait pas de réponse.

— La veille de Noël est dans dix jours. Change d'avis d'ici-là.

— Répondez-moi. S'il vous plaît.

Il ne pouvait pas lui dire oui, ça aurait été comme la tuer. « Oui, jeune fille, va mourir, tu as mon autorisation. » Comme tous les autres à qui il avait dit oui. Mais il ne pouvait pas lui dire non, car il sentait ce que la situation avait d'inexorable, de fatal. Alors, lentement, il se détourna, et partit de son pas lourd de vieil homme s'occuper de ses bêtes.

Elle était arrivée un soir à la porte de cette ferme perdue. Elle avait ôté la capuche de son épais vêtement pour découvrir au vieux qui lui avait ouvert son visage presque luminescent dans la nuit islandaise, avait levé ses yeux teintés de doré par la lumière de la salle qui s'y reflétait, et avait dit vouloir travailler comme servante. Il ne lui avait rien demandé. Inutile. Elle voulait du travail. En échange d'un toit et de quoi manger? Elle en aurait, ce n'était pas ça qui manquait. Peu importait qui elle était. Leur maître ne lui ayant pas posé de questions, les domestiques n'en posèrent pas non plus. Elle s'appelait Lineik, et c'était la nouvelle servante. Voilà.

Elle était petite, modeste, docile, ne se plaignait pas, parlait assez peu. Tout ce qu'il fallait pour ne pas être l'objet de curiosité. Dans son petit baluchon, du linge, une jolie petite brosse en ivoire fendue, pas de livres, évidemment, un petit miroir piqueté qu'elle avait accroché au mur face à la fenêtre de sa minuscule chambre, fenêtre à laquelle elle se tenait à présent, le regard planté à l'horizon. Loin au-delà, elle le savait, se trouvait sa maison de grosses pierres grises, desquelles jamais la chaleur ne s'échappait. En hiver, les fenêtres éclairées faisaient à la vieille bâtisse comme de multiples yeux qui surveillaient la plaine. Dans la grange, la présence rassurante des bêtes, leur souffle chaud. Et, à l'intérieur, les odeurs des plats qui cuisaient pour le dîner, la douceur de vivre, isolée de l'aridité des environs.

Oui, elle était là-bas, loin au-delà, quelque part au fond de son souvenir, et seulement là, car derrière l'horizon vide qu'elle fixait, le feu et la lumière s'étaient éteints depuis longtemps dans la maison de pierre. Était-elle déjà en ruine? Plus personne ne pourrait jamais l'habiter, plus personne ne le voudrait. Qui irait habiter dans une maison hantée, dans une maison maudite, une maison où un meurtre avait eu lieu?

L'histoire ferait jaser encore longtemps les habitants du village; longtemps encore, ils éviteraient de passer devant.

— Vous souvenez-vous, madame la boulangère, de cette chose affreuse, de cet événement tragique? Vous souvenez-vous de la mort de ce monsieur, pauvre homme, lui qui avait perdu sa femme et qui avait une fille? Saviez-vous qu'elle avait juste quinze ans lorsque ce drame est arrivé, saviez-vous que c'est elle qui a trouvé son pauvre père sans vie?

— Bien sûr, ma chère petite dame, que je m'en souviens, et Dieu sait où la pauvre enfant a pu partir! C'est une honte, tout de même, de tout abandonner comme ça pour partir sans rien dire à personne! Elle a dû devenir folle, quelle tristesse!

Les yeux fermés, Lineik tentait dans le noir de ses paupières de se remémorer ce visage qui toujours s'échappait, ce visiteur de passage accueilli chez elle il y a bien des années par son père. Il leur avait conté, les cheveux poudrés de flocons, encore frigorifié, la malédiction de la ferme du vieux Jon, et elle, encore petite fille sur les genoux de son père, fascinée, effrayée par les histoires de cet inconnu. Après qu'elle s'était retrouvée vraiment orpheline, il lui était apparu avec la clarté de l'évidence que la solution du meurtre de son père se trouvait là-bas, là où selon le voyageur aux traits insaisissables, tous les ans, à Noël, un meurtre était commis, où on retrouvait le corps de la victime étendu devant la porte ouverte, le feu éteint et l'intérieur saccagé. Il ne pouvait en être autrement, sa place était là-bas; là-bas, elle comprendrait, là-bas elle affronterait cette chose, ce monstre qui en avait tué d'autres avant de tuer son père de manière si impitoyablement semblable.

Au fur et à mesure que les jours passaient, une certaine nervosité gagnait les domestiques qui ne savaient rien de la demande de Lineik à Jon. L'air autour et dans la ferme semblait électrisé par cette nervosité et appesanti par une peur dont personne ne parlait mais que tout le monde ressentait, peur qui semblait atteindre même les bêtes. Le vieux s'absentait de sa ferme de plus en plus fréquemment et de plus en plus longtemps. Il se voûtait, son visage paraissait plus ridé et creusé qu'auparavant, et au fond de ses yeux s'était allumée une lueur que certains affirmaient être celle de la folie. Seule Lineik semblait imperméable à l'angoisse ambiante, plus effacée et appliquée que jamais.

La veille de Noël arriva. Le soir, aux domestiques étonnés que leur maître se soit lui aussi vêtu pour aller à la messe, puis terrorisés à l'idée qu'il ait changé d'avis et ait décidé que ce serait l'un d'eux qui garderait la maison cette nuit, il dit de sa voix rugueuse que ce serait Lineik qui resterait. Silence. En retrait, debout derrière le vieux, face aux domestiques, les yeux baissés sur les flammes de la cheminée, elle pouvait sentir peser sur elle des regards dans lesquels la pitié et l'incompréhension remplaçaient maintenant la terreur.

Le vieux se retourna vers elle. Elle leva les yeux.

S'il avait eu un peu plus d'estime envers l'intelligence de tous ses domestiques, si adresser la parole à Lineik alors qu'il avait eu la lâcheté de la laisser prendre sa place ne lui avait pas semblé indécent, s'il n'avait pas craint de laisser par sa voix transparaître son émotion, alors peut-être lui aurait-il dit combien il se sentait misérable face à elle, peut-être lui aurait-il avoué que son courage et sa pureté le remuaient jusqu'aux entrailles, peut-être lui aurait-il dit à quel point il souhaitait de toute son âme qu'elle survive.

Mais il ne dit rien.

Ils partirent. La neige tourbillonnait.

Ils revinrent. La neige tourbillonnait toujours, se mêlait à leurs cheveux, rougissait leur peau, bleuisait leurs lèvres, dansait autour d'eux, autour de la ferme dont la porte grande ouverte dessinait un rectangle jaune éclatant dans le noir. Le vieux courut, de la neige jusqu'aux mollets, se laissa tomber à genoux à côté du corps de la petite servante. Il ne pleura pas, ne cria pas. Restait immobile dans la neige, prostré. Trouva la force de regarder ses yeux, qu'il savait devoir être écarquillés de terreur. Mais non. Ils étaient grands ouverts, sans la moindre trace de peur. Et toujours cette force dans le bleu presque transparent. À l'intérieur, rien n'avait été touché. Le repas était prêt, les meubles à leur place, le feu brûlait.

La mort de Lineik fit beaucoup parler dans le village voisin. On demanda au vieux Jon ce qui s'était passé, si c'était bien vrai qu'il l'avait forcée à rester, et pourquoi diable il l'avait fait.

S'il n'avait pas été convaincu que la bêtise empêcherait les idiots de comprendre et que la raison interdirait aux intelligents de prêter attention à son récit, si ce qu'il voulait exprimer n'avait pas été du domaine de l'indicible, s'il avait cru que les gens qui lui posaient ces questions étaient dignes qu'on leur réponde, alors peut-être leur aurait-il raconté cette histoire, peut-être leur aurait-il dit qu'il savait maintenant que plus jamais la chose qui avait tué ne reviendrait dans sa ferme, qu'elle avait fui à jamais, que son dernier acte avait été de libérer une âme d'une pureté absolue de son corps, et peut-être leur aurait-il dit qu'il la sentait vibrer dans l'air, les jours où le ciel est d'un bleu presque transparent.

Mais il ne dit rien.